



## CULTURE

Barenboïm sort  
les grandes orgues

**CHRONIQUE** Pour les quatre premiers concerts des symphonies de Bruckner à la Philharmonie, le chef a enthousiasmé le public. Malgré quelques effets racoleurs.



LE CLASSIQUE  
Christian Merlin

Cela paraîtra étrange à certains d'entre vous qui sont déjà convaincus, mais en programmant sur deux saisons une intégrale des symphonies de Bruckner à la Philharmonie de Paris, Daniel Barenboïm ne vole pas au secours de la victoire. Aux yeux de nombreux mélomanes français, Anton Bruckner passe encore pour un raseur germanique pompeux et bavard. Alors qu'il est tout simplement l'un des trois plus grands symphonistes de l'histoire.

Les grands chefs allemands du XX<sup>e</sup> siècle ne jureraient que par les «3 B» : Beethoven, Brahms et Bruckner. Il faut parfois œuvrer longtemps pour vaincre certains préjugés. Barenboïm, qui a rencontré Furtwängler quand il avait 12 ans, n'a pas eu beaucoup à se forcer pour se passionner pour le compositeur, dont la grandeur, la puissance, le sens de l'architecture et la profondeur philosophique ne pouvaient que lui parler.

À Paris, où il vient de donner les quatre premiers concerts d'un cycle qui en comptera neuf, il avait astucieusement placé avant chaque symphonie un concerto de Mozart joué par lui-même et dirigé du piano : autant une manière d'attirer la frange du public réticente à un programme purement orchestral que de marquer le contraste entre deux aspects diamétralement opposés de la musique autrichienne. Il pouvait aussi compter sur deux atouts de taille : l'acoustique de la Philharmonie, ample et généreuse, qui laisse s'épanouir les grands déploiements brucknériens, et la qualité de la Staatskapelle de Berlin, phalange du Staatsoper de la même ville, dont Barenboïm est chef à vie depuis près d'un quart de siècle. La somptueuse patine des cordes, l'ampleur mate des cuivres trahissent l'orchestre rompu aux opéras de Wagner.

À en juger par l'accueil du public, la pilule est plus que bien passée. On a en effet senti plus de concentration et d'enthousiasme que d'ennui poli dans la salle. C'est certainement dû aux partis pris vivants et contrastés de la direction du maestro, loin du côté parfois intimidant des cathédrales sonores érigées par les chefs à visée mystique. Mais chaque médaille ayant son revers, le Bruckner de Barenboïm a des hauts et des bas. Il ne se refuse pas certains effets racoleurs dont il n'a pas besoin.

#### Tempo varié

Ainsi, lorsque le chef choisit de doubler les instruments à vent dans les grands chorals et fins de mouvements de la *Cinquième*. Huit cors au lieu de quatre, six trombones au lieu de trois, deux tubas et deux timbaliers au lieu d'un seul : bigre, on n'a pas lésiné ! Le prix à payer pour cette dimension spectaculaire est de déséquilibrer une sonorité d'ensemble à laquelle le compositeur - habitué à tirer les registres de l'orgue, son instrument de prédilection - était très attentif. De même, en variant souvent le tempo, par exemple quand il accélère ou ralentit à l'arrivée d'une nouvelle séquence musicale, Barenboïm met en avant la discontinuité, là où certains de ses grands collègues brucknériens comme Bernard Haitink fascinent par la stabilité d'une patiente construction. On se surprend alors à être grognon, mais c'est toujours le moment que choisit ce diable de Barenboïm pour reprendre la main et nous happer dans son sillage inspiré.

C'est ce qui s'est passé à partir du deuxième tiers du mouvement lent de la *Sixième*, où une exécution de routine est soudain devenue habitée. C'est pour cela que l'on n'en voudra jamais à Barenboïm, quitte à lui passer des défauts que nous n'accepterions chez personne d'autre : d'une irrégularité constitutive, parfois à la limite de la vulgarité, il est capable de nous donner soudain dix minutes de magie qui valent bien tout un concert impeccable mais indifférent. ■